

DE LA DISCIPLINE CORPORELLE À LA CONSTRUCTION DE SOI : PARCOURS D'APPRENTISSAGE DANS *AMKOULEL, L'ENFANT PEUL* D'AMADOU HAMPATE BÂ ET *FINYE* DE SOULEYMANE CISSE

Fatoumata

Université de Maroua/Cameroun
ORCID iD : 0009-0005-5205-3723
fatoumatasali016@gmail.com

Résumé : Le thème du corps a profondément nourri l'imaginaire des écrivains africains et plus largement, celui des artistes. La littérature et le cinéma africains en ont fait une préoccupation majeure, notamment dans les œuvres romanesques et filmiques de la zone subsaharienne, où le corps occupe une place significative dans les processus d'éducation et de formation de l'individu. Cette étude analyse, dans une perspective comparative et mythocritique, le rôle de la discipline corporelle dans la construction de soi dans *Amkoulel, l'enfant peul* d'Amadou Hampâté Bâ et *Finyé* de Souleymane Cissé. Elle montre que le corps est le premier à subir les exigences de l'apprentissage. Dans certains cas, il est soumis aux contraintes imposées par la famille, des maîtres et de la communauté ; dans d'autres, ces contraintes relèvent d'une volonté personnelle, le personnage s'imposant lui-même des privations et des sacrifices pour réussir à l'école.

Mots-clés : Discipline corporelle, éducation, apprentissage, résistance, construction de soi

FROM PHYSICAL DISCIPLINE TO SELF-CONSTRUCTION : ANALYSIS OF A LEARNING PROCESS IN *AMKOULEL, L'ENFANT PEUL* BY AMADOU HAMPÂTE BÂ AND *FINYE* BY SOULEYMANE CISSE

Abstract : The theme of the body has profoundly shaped the imagination of African writers and, more broadly, that of artists. African literature and cinema have made it a major preoccupation, particularly in novels and films from sub-Saharan region, where the body occupies a significant place in the processes of an individual's training and development. This study analyses, from a comparative and myth criticism perspective, the role of bodily discipline in the self-construction in *Amkoulel, l'enfant peul* by Amadou Hampâté Bâ and *Finye* by Souleymane Cisse. It shows that the body is the first to bear the brunt of the demands of learning. In some cases, it is subject to constraints imposed by the family, teachers and the community; in others, these constraints stem from personal determination, with the character imposing privations and sacrifices on themselves in order to succeed at school.

Keywords: Physical discipline, education, learning, resilience, self-development

Introduction

Le panorama de la littérature négro-africaine de la période coloniale présente un certain nombre de romans dont le thème majeur est le parcours initiatique des personnages. Ceux-ci appartiennent à la catégorie dite « romans de formation » énoncée par Jacques Chevrier. Dans son ouvrage *Littérature nègre* parue en 1984, il cite notamment des titres tels que *Climbié* (1953) de Bernard Dadié, *L'enfant noir* (1953) de Camara Laye, *Kocoumbo*,

l'étudiant noir (1960) d'Aké Loba, *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1961) etc. Une analyse de l'ensemble de ces textes laisse apparaître une superposition de motifs narratifs propres à rendre compte de la violence et de la souffrance du corps des protagonistes dans leurs parcours scolaires et initiatiques. Aussi, le corpus en étude, *Amkoulel l'enfant peul* d'Amadou Hampâté Bâ et *Finye* de Souleymane Cissé, répondent à ce critère et n'apparaissent pas dans cet ouvrage du fait de leur parution postérieure et de la non association du cinéma. En effet, publié en 1991 aux éditions Actes Sud à titre posthume, *Amkoulel* est le récit autobiographique dans lequel Amadou Hampâté Bâ relate, à la manière des romans réalistes, les différentes étapes de son enfance, de son adolescence et de sa formation dans l'Afrique coloniale. *Finye*, film malien de Souleymane Cissé sorti en 1982, met en scène de jeunes étudiants confrontés aux réalités d'une société dominée par la corruption et l'autoritarisme. À la veille de l'examen, ils s'isolent dans la brousse pour étudier en toute tranquillité et vont jusqu'à recourir à des stimulants pour rester éveillés et mémoriser leurs cours. Dans ce corpus, il est question d'analyser les effets de violences subies et consenties au cours de l'apprentissage. L'étude de cette expérience corporelle sera menée à partir de deux approches : le comparatisme et la mythocritique. La démarche comparative telle qu'envisagée par Pierre Brunel, Pichois et Rousseau permet de mettre en relation les deux médias en étude en faisant ressortir, au-delà de leurs particularités, les convergences et les divergences qui se dégagent entre les représentations de la souffrance et de la discipline corporelle. Quant à la méthode mythocritique développée par Gilbert Durand (1969), elle permet d'interroger les images, les symboles et les motifs récurrents associés à la souffrance du corps dans les deux productions. Le concept du mythe (pour montrer l'origine de la souffrance du corps), les symboles (pour interpréter les éléments significatifs tels que l'arbre, l'eau, la direction de l'est etc. qui apparaissent dans l'espace et le temps d'acquisition de connaissances pendant l'initiation) et l'archétype de la perception du corps dans l'imaginaire. Dès lors, une question se pose : comment la souffrance du corps intervient-elle dans les parcours d'apprentissage et dans la construction de soi ? Nous en tirons la possibilité d'examiner l'expérience scolaire dans le vécu corporel de l'individu. Plus exactement, il s'agit de montrer comment le corps parvient à gérer les exigences des différentes écoles fréquentées, à savoir : l'école traditionnelle, l'école religieuse et l'école moderne dans une condition climatique rude de la zone sahélienne. Pour répondre aux préoccupations qui fondent cette étude, notre réflexion s'articulera autour de cinq axes. Nous examinerons d'abord l'influence du climat sur les apprenants au sud du Sahara. Nous analyserons ensuite l'origine de la souffrance du corps telle que représentée par les auteurs du corpus, avant de nous intéresser aux différentes représentations des peines que subissent le corps dans le processus d'apprentissage et enfin nous terminerons par l'analyse des petites alternatives qu'adoptent les apprenants pour garder un équilibre d'esprit afin de pouvoir résister et parvenir jusqu'au bout de leurs objectifs.

1. Influences des conditions naturels et souffrance du corps

La zone sahélienne en général est connue pour le caractère imprévisible et la rudesse de ses climats. Les pluies sont irrégulières en saison pluvieuse et provoquent de graves conséquences sur la population, constituée majoritairement de paysans. En effet, dans le texte en étude, la sécheresse est décrite comme un phénomène qui paralyse presque tous les secteurs d'activité et qui inquiète grandement les devins troublés par la menace de l'insécurité alimentaire qui pointe à l'horizon. De ce fait, ils ne ménagent aucun effort, grâce

au pouvoir surnaturel dont ils sont dépositaires, pour la restauration de l'équilibre : « Cette année-là, les pluies de la première période avaient été faibles et celles de la période de soudure inexistantes. *Kammou*, l'esprit gardien des eaux célestes, avait apparemment fermé ses écluses et était resté sourd aux incantations des féticheurs, lesquelles n'avaient pas eu plus d'effet que les supplications et les prières des marabouts musulmans » (*Amkoulél*, 1991 : 309). Cette séquence narrative rend compte de l'imaginaire socio-religieux de l'Africain. L'évocation du dieu *Kammou* dans cet extrait révèle la croyance en un être suprême dans la société peule et mandingue du texte. En cas de difficulté, on invoque les esprits pour les animistes et Dieu pour les monothéistes afin de trouver un soulagement au problème qui se pose. Mais, cette fois, aucun des deux ne répond aux sollicitudes de la communauté. Ni féticheurs, ni marabouts ne trouvent satisfaction. Les dieux semblent fâchés et ne sont plus prêts à accorder de leur faveur pour laisser tomber la pluie, source de vie. Ainsi, les points d'eau sont condamnés à tarir et les végétaux à mourir. Ce qui entraîne inévitablement des dégâts importants comme la mort des animaux et l'absence de récoltes dont l'impact direct est la disette. À ce propos, le narrateur fait une description minutieuse de ce phénomène qui rend vulnérables les habitants de kati :

En l'absence des pluies attendues, les rizières, les prairies, les champs de haute brousse virent leurs jeunes pousses griller et se recroqueviller sous un soleil torride qu'aucun nuage ne venait tempérer. Les pâturages subirent le sort des récoltes. Sans herbes à brouter, les vaches virent tarir leur lait, les petits veaux moururent, et le cheptel fut en partie décimé. Même les poissons furent touchés. [...] Pour se nourrir, les cultivateurs puisèrent dans leurs réserves, puis dans leurs semences. Bientôt, il n'y eut plus rien.

Amkoulél (1991 : 310)

Les faits s'enchaînent dans un processus de dégradation tendant vers le tragique. Aussi, le récit se fait-il sur un schéma de gradation ascendante. Sont progressivement évoqués les végétaux, puis les animaux et enfin les hommes comme moyen de mettre en relief les conséquences néfastes de ce fléau. La sécheresse a gravement contrarié les principales activités de l'homme, à savoir : l'agriculture, l'élevage et la pêche. L'insuffisance ou le manque des pluies entraîne la baisse du niveau d'eau des fleuves, menaçant par-là la vie des animaux aquatiques et provoquant l'altération du couvert végétal. Ce qui prive le bétail du pâturage et les éleveurs de leur première ressource. De même, les cultures vivrières prennent un coup avec le dépérissement des jeunes pousses. Ainsi, le déficit nutritionnel devient évident. En l'absence de toute récolte et des aliments vitaux comme la viande et le poisson, l'être humain est coupé des principales sources alimentaires. La famine s'installe dans la société et l'organisme de l'homme s'affaiblit progressivement, jusqu'à l'extinction complète. Cet effet climatique influence le temps et l'espace d'apprentissage. Les apprenants recherchent un endroit couvert afin de se protéger des rayons du soleil. Ils se regroupent à l'ombre du mur pour apprendre leurs leçons. Le climat est si rude que les heures de fin de cours sont choisies à dessein pour permettre aux élèves d'éviter la canicule et de bénéficier d'un peu d'air frais, au moment où le soleil chemine déjà vers l'ouest : « Pelotonnés à l'ombre du mur de la case du maître, nous apprenions la leçon que nous aurions à réciter le lendemain. Vers seize heures ou dix-sept heures, après la prière du milieu de l'après-midi, nous étions libérés. » (*Amkoulél*, 1991 : 196). On note que le programme de l'école est conçu en fonction du temps atmosphérique. Tout est organisé de sorte à échapper à la touffeur. Outre, l'individu sahélien est soumis, depuis les origines, au mythe fondateur. En effet, le

moment d'apprentissage est choisi en journée, car c'est le temps pendant lequel le dieu Guéno veille sur les hommes pour leur permettre d'être à l'abri de certaines créatures dangereuses qui sortent la nuit. Ainsi, les enfants se rendent à l'école le matin ou dans l'après-midi dans cet univers romanesque. Le mythe cosmogonique suivant explique pourquoi la journée est plus favorable : « dans l'antique tradition peule, le soleil est considéré comme symbolisant l'œil de Guéno, l'Éternel, le Dieu suprême. Quand cet œil s'ouvre, la lumière se répand sur le monde et permet aux hommes de vaquer à leurs affaires ; les mauvais génies, sorciers, vampires ou jeteurs de sorts se retirent alors dans leurs retraites respectives, tandis que lutins et farfadets se terrent dans des abris secrets. Mais quand cet œil béni se ferme et que l'obscurité envahit la terre, [...] les animaux nocturnes de la haute brousse commencent à pousser mille cris qui animent la nuit » (*Amkoulel* :196). Ce fragment narratif révèle la perception du temps dans la société peule. Le temps se lit dans la croyance ancrée autour du mythe. La binarité jour/nuit entre dans le principe du manichéisme c'est-à-dire qu'elle exprime d'une part le bien et d'autre part le mal. Dans l'ouvrage d'Hampâté Bâ *Contes initiatiques peuls*, l'origine du jour et de la nuit est expliquée à partir de l'organe visuel du divin et de leur mouvement. À l'origine, le Dieu suprême Guéno « se dota de deux yeux. Il les ferma : la nuit fut engendrée. Il les rouvrit : il en naquit le jour » (Hampâté Bâ, 1985 : 8). Telle est l'origine du jour et de la nuit. Le jour symbolise le temps pur, la paix et la sécurité. C'est le moment du déroulement des actions positives et la nuit est chargée des connotations négatives. Dans l'obscurité, l'homme est apeuré et se presse de se réfugier dans sa demeure en attendant le lever du jour pour continuer ses activités. C'est un moment redoutable, car les esprits maléfiques sortent de leurs cachettes pour reprendre la domination de l'espace, qui, toute la journée, a été occupé par l'espèce humaine. De plus, loin du regard protecteur de Dieu, l'homme se sent faible face à la nature. C'est pourquoi il se sauve du milieu extérieur au profit de l'intérieur où il se sent à l'abri du péril.

De même, dans le film *Finyé*, le temps atmosphérique est dur. En saison sèche, le soleil brille. Il fait extrêmement chaud. Les élèves subissent les effets de cette période de grande chaleur. Ils bravent la canicule pour se rendre à l'école. Ils sont obligés de suivre le calendrier scolaire qui ne tient pas compte des saisons. Une fois dans l'enceinte de l'établissement, le personnage Seydou et ses camarades transpirent à grosses gouttes. Ils sont obligés de rester debout et sous le soleil pour suivre le résultat de leur examen. Personne ne souhaite se déplacer pour se mettre à l'abri. De ce fait, ils restent sur place et s'essuient le visage avec la main nue ou un pan de leurs habits. Il n'est pas aisé de tenir pendant un long moment dans cette condition, mais ils supportent pour connaître leurs résultats après toute une année d'efforts et de sacrifices.



Photo 1 : Seydou transpirant dans la cour de l'école (image du film *Finyé*)

Cette image est un échantillon qui montre à quel point les jeunes sont exposés à une chaleur excessive entraînant une transpiration importante du fait que le corps cherche à maintenir sa température normale. Ainsi, cette partie physique de l'être humain subit une peine puisque la perte d'eau peut provoquer une déshydratation marquée notamment par une soif intense, la fatigue, les maux de tête, les vertiges, la sécheresse de la bouche et une diminution de la concentration, néanmoins, les apprenants font preuve d'endurance face à ce phénomène naturel pour atteindre leurs objectifs. Le corps doit s'adapter à ce climat malgré que cela ne soit pas facile car, il se retrouve dans un inconfort physique. Il doit plutôt développer un moyen de résistance à travers la sueur. Toutefois, grâce à cette capacité de résistance, ces élèves parviennent à supporter jusqu'au bout cette condition climatique pour mener à bien leurs études.

Au regard de ce qui précède, le climat est cité comme un élément aggravant la condition d'apprentissage des jeunes en contexte sahélien. Ces derniers sont confrontés à des températures souvent très élevées. Ce qui n'est pas favorable à l'activité intellectuelle. Toutefois, il convient de s'interroger sur l'origine de la souffrance corporelle pour découvrir son fondement et comprendre les raisons pour lesquelles le corps doit toujours fournir les efforts pour réussir.

2. Fondements religieux de la pénitence du corps dans le processus d'apprentissage

Dans l'univers romanesque du texte en étude, il y a en présence deux religions révélées, à savoir l'islam et le christianisme. Dans ces spiritualités, on apprend qu'au commencement, l'homme vivait dans le jardin d'Eden, ignorant toutes les formes de souffrances qui peuvent exister. C'est à l'issue de la désobéissance à l'ordre divin qu'il connaît la déchéance. Adam et Ève en mangeant le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal sont à l'origine de la chute de l'être humain et, en conséquence de la transgression de cet interdit, ils subissent la sanction. Dieu les punit de leur acte en faisant porter à l'homme la responsabilité de se prendre en charge par le travail, et à la femme d'enfanter dans la douleur, ainsi que le signifient ces extraits du livre de la Genèse : « j'augmenterai beaucoup la douleur de ta grossesse ; c'est dans les souffrances que tu mettras au monde des enfants » (Genèse 3 verset 16) ; « À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol » (Genèse 3 verset 19). Désormais, le corps perd ses facilités et est obligé de se dresser contre toutes les forces de la nature pour survivre. Cette condition le pousse à

prendre position en travaillant pour s'honorer et subvenir à ses besoins. C'est le destin qu'il doit assumer. De ce fait, l'existence de l'homme sur la terre, sa vie ou sa survie ne saurait être un long fleuve tranquille. Il n'accède pas sans peine aux nécessités qui lui permettent de vivre. Il doit se faire violence pour satisfaire ses besoins. Le corps est obligé de se mettre au travail et de se détacher des commodités auxquelles il aspire sans cesse, car rien ne lui est acquis en ce concerne les éléments matériels qui participent à le maintenir dans la sécurité et la stabilité. Ainsi, par exemple, pour atteindre la voie de la connaissance, il est confronté à plusieurs difficultés.

La connaissance n'est pas une donnée acquise. Elle est une quête permanente. Elle implique une constance de la part de l'apprenant qui doit se soumettre à sa recherche de la naissance jusqu'à la mort comme le recommande le Prophète de l'islam : « le Prophète lui-même a dit "La connaissance d'une chose, quelle qu'elle soit, est préférable à son ignorance" ; et aussi : "Cherchez la connaissance du berceau au tombeau, fût-ce jusqu'en chine !" » (*Amkoulel*, 1991, 239). Cette recommandation du Prophète montre que pour atteindre la voie de la connaissance, l'apprenant est confronté à plusieurs difficultés qui mettent à l'épreuve sa détermination et sa capacité à persévérer. Le verbe « chercher » employé dans cet extrait traduit l'idée d'un savoir qui ne se donne pas immédiatement, mais qui se conquiert au terme d'un effort continu. La connaissance apparaît comme le résultat d'une démarche volontaire dans laquelle l'apprenant est appelé à dépasser ses limites et, si nécessaire, à sortir de sa zone de confort. L'évocation du déplacement « jusqu'en Chine » accentue symboliquement l'ampleur des efforts à consentir. Le fait d'apprendre suppose de franchir des distances, de surmonter des obstacles et d'accepter le dépaysement inhérent à toute véritable quête du savoir.

Ainsi, la recherche du savoir symbolise une rupture avec l'insouciance et le confort. C'est pourquoi, dans *Amkoulel*, le père de Hampâté compare le passage de la petite enfance, durant laquelle l'enfant vivait sous le giron protecteur de sa mère, à l'entrée à l'école qui marque une nouvelle étape de son existence comme une mort symbolique. L'enfant quitte une sorte de paradis où il n'était sollicité que pour « manger et jouer » pour entrer dans l'espace scolaire, où il doit désormais apprendre au prix de nombreux sacrifices. Le passage suivant est plus explicite : « "cette nuit va être celle de la mort de ta petite enfance. Jusqu'ici ta petite enfance t'offrait une liberté totale. Elle t'accordait des droits sans t'imposer aucun devoir, pas même celui de servir et d'adorer Dieu. À partir de cette nuit, tu entres dans ta grande enfance. Tu seras tenu à certains devoirs, à commencer par celui d'aller à l'école coranique. Tu vas apprendre à lire et à retenir par cœur les textes du livre sacré, le Coran, que l'on appelle aussi Mère des livres" » (*Amkoulel*, 1991 : 137). Le substantif « devoir » employé pour désigner cette exigence traduit le caractère contraignant de cette nouvelle étape : l'apprentissage n'est plus laissé à la seule spontanéité de l'enfant, mais il devient une obligation à laquelle celui-ci doit se soumettre. Dès lors cette rupture avec le confort de l'enfance se traduit aussi par une mise à l'épreuve du corps, qui doit désormais supporter les exigences liées à l'apprentissage.

3. Douleurs du corps et apprentissage

L'écriture du corps dans le roman africain est courante. Plusieurs écrivains présentent l'image du corps dans ses réalités biologique, sociale et culturelle. On note que de multiples critiques se sont intéressés à ce motif dans la production de leurs travaux scientifiques qui analysent cette partie matérielle de l'être humain sous ses apparences

diverses et variées. Ainsi sans prétendre à l'exhaustivité, nous pouvons citer Bazié (2005), Augustine Asaah (2006) et Boumazzo (2017).

Au-delà de toute cette littérature, cette partie de l'article vise surtout à montrer les sacrifices du corps dans la participation à la formation de l'esprit en vue de se conférer une certaine respectabilité dans la société et pour atteindre l'objectif du bien-être. D'après Laupies et Cervellon : « le corps peut être défini comme un individu vague, la "forme" qui nous individue (notre présence au monde), et en même temps la "matière" qu'informent et modèlent toujours interactions sociales et intrusions du "bio-pouvoir" [cette expression du bio-pouvoir est de Michel Foucault, 1976] » (Laupies et Cervellon, 2017 : 12). Ainsi, le corps est confondu à un vase vide. C'est dans la société qu'il mûrit par le biais de l'acquisition des connaissances pour surpasser sa première condition charnelle et acquérir les valeurs humaines, parce que « le corps n'a de réalité que là où l'être transcende la réalité matérielle qu'il est. La vérité du mot corps est donnée par le complément de nom : "le corps de" » (Laupies et Cervellon, 2017 : 133). De ce fait, le corps en soi est incomplet. C'est lorsqu'on désigne à travers lui l'être qui se cache derrière qu'il prend toute sa signification et son importance. Cet être n'aura de valeur que si les souffrances du corps constituent un support d'éducation.

En Afrique comme partout dans le monde, l'éducation est primordiale dans la vie d'un individu. C'est grâce à elle que l'Homme développe des capacités cognitives pouvant lui permettre d'avoir des réflexions et des actions mesurées. De ce fait, il est impératif pour le corps de se soumettre à l'apprentissage des savoirs qui vont le distinguer de l'animal et lui attribuer des qualités pouvant magnifier l'espèce humaine. Selon Pierre Erny, « l'éducation est un outil grâce auquel l'individu se "munit d'un langage" d'un corps de connaissances, d'une échelle des valeurs, d'un cadre général de pensée et de référence, d'une sensibilité, d'un "ethos", d'un savoir-vivre » (Erny, 1972 : 16). Bref, l'éducation forme l'individu en lui donnant des aptitudes nécessaires pour qu'il devienne un être accompli. Il apprend à réfléchir, à raisonner et à émettre des idées cohérentes et logiques qui prouvent sa pleine conscience de lui-même et de l'environnement qui l'entoure.

L'éducation traditionnelle est très importante. Elle est familiale et communautaire. Elle trouve l'expression de son aboutissement pendant la période d'initiation. C'est une étape primordiale dans la traversée de l'individu qui quitte de sa situation d'ignorant ou de l'être imparfait ou inachevé à une meilleure condition de son existence en accédant à la connaissance et à la perfection. L'initiation s'affirme, selon Dominique Zahan, « comme la base spirituelle de l'âme africaine, la toile de fond sur laquelle s'inscrivent toutes les manifestations religieuses, des plus insignifiantes aux plus importantes » (Zahan, 1970 : 90). Cet extrait révèle à quel point l'initiation constitue un point d'ancrage fondamental de l'identité individuelle et collective en Afrique. Dans la même perspective, Pascal Bianchini considère que « l'initiation donne des connaissances pratiques pouvant servir directement aux néophytes pour accéder à une autonomie, l'école se contente de développer des connaissances abstraites qui, bien qu'acquises par les élèves, ne leur permettent pas de s'intégrer dans la société et les maintiennent dans une attitude d'attentisme » (Bianchini, 2004 : 89). Ce sociologue sénégalais établit une comparaison entre l'école occidentale et l'initiation. Contrairement à la première, l'initiation ne se limite pas à la transmission de connaissances, mais elle vise plutôt la formation complète de l'individu en vue de son intégration dans la communauté. De ce fait, l'initié bénéficie de nombreux avantages, il « franchit le rideau de feu qui sépare le profane du sacré, il passe d'un monde à un autre et subit de ce fait une transformation, il change de niveau, il devient différent »

(Chevalier et Gheerbrant, 1997 : 35). L'initié pénètre dans l'univers mystérieux et sacré de l'initiation et se métamorphose.

En effet, l'initiation la plus répandue dans le roman africain d'expression française est le rite de passage de l'adolescence à l'âge adulte, à la maturité dont la première manifestation se matérialise par la circoncision ou l'excision selon le cas. Dans le contexte de notre étude, il s'agit de la circoncision : « les enfants à circoncire sont âgés de sept à quatorze ans. Pour les Bambaras, l'âge idéal est de vingt et un ans, c'est-à-dire à la fin du premier cycle de trois fois sept ans » (*Amkoulél*, 1991 : 235). La cérémonie initiatique est un moment crucial dans la vie d'un enfant. C'est le temps pour lui de faire preuve de courage et d'esprit réceptif afin d'être pleinement intégré dans sa société. On prend beaucoup de dispositions et de précautions comme le choix de l'espace, du temps et de l'âge des garçons à circoncire avant d'organiser le rituel. La décision de prendre ces enfants à sept ans ou à trois fois sept ans par exemple est significatif, car, les chiffres trois et sept symbolisent, comme la plupart des chiffres impairs, la force, l'énergie et la résistance (Notter, 1994). Ainsi, cette option vise à garantir la résistance des initiés face à cette épreuve. En effet, dans le roman en étude, le décor qui entoure la cérémonie d'initiation est porteur de signification. Les enfants à circoncire sont conduits au pied des arbres séculiers comme le laisse entendre le narrateur : « arrivé au pied des deux grands balanzas qui avaient abrité de leur ombre des générations de circoncis, chaque garçon s'assit sur sa brique, le dos tourné au soleil levant. Bougala, le forgeron circonciseur, leur demanda d'étendre leurs jambes en les écartant le plus possible » (*Amkoulél* : 240). On note que les arbres relèvent de l'imaginaire végétal, ils symbolisent l'harmonie, le lien avec les ancêtres et la nature. Le balanza ou le fadherbia albida est une plante utilisée dans la pharmacopée traditionnelle, ses vertus thérapeutiques sont nombreuses. Il est employé pour le renforcement de la virilité et de la fécondité. Sous l'ombrage de ces végétaux, les initiés bénéficient d'une force vitale qui leur permet de franchir cette étape et d'aspirer à une vie d'adulte plus épanouie. Et leur position opposée au soleil levant leur évite une éventuelle malédiction, parce que la direction de l'est est la direction de la Mecque vers laquelle les musulmans se tournent pendant leurs prières. Il est interdit de montrer sa nudité ou de se tenir en état d'impureté dans cette orientation pour les personnes d'obédience musulmane. Bougala, le forgeron circonciseur prend cette mesure en conduisant ces enfants de foi islamique pour les préserver de toute peine.

Sur un autre plan, c'est très tôt, dans la fraîcheur du matin que le rituel commence : « au premier chant du coq, alors que l'aube n'était encore qu'une lointaine et vague promesse, on fit venir dans la cour les futurs circoncis. » (*Amkoulél*, 1991: 238). C'est à dessein que le circonciseur décide de conduire le rite à ce moment de la journée, car c'est un moment propice à la cicatrisation d'une plaie. En effet, le circonciseur est conscient du caractère douloureux de l'action qu'il va poser sur la partie intime de ces jeunes. De ce fait, il les exhorte à la patience et au courage avant cette épreuve en les édifiant sur l'utilité de cet acte dans la vie d'un être humain. C'est un moment implacable qui nécessite la fermeté. Ainsi, le circonciseur prévient le premier à circoncire par ces propos : « Hammadoun, fils de Hampâté Bâ, tu vas être le premier à verser ton sang comme prix de ton admission dans le camp des adultes » (*Amkoulél*, 1991 : 240). Cette séquence narrative laisse apparaître à travers le substantif « sang » une idée de douleur. Le corps blessé laisse couler du sang, en particulier l'organe génital masculin qui doit souffrir pour se débarrasser de l'impureté incarnée par la présence du prépuce.

À l'issue de cette cérémonie, les initiés vont recevoir un ensemble d'enseignements pratiques et oraux pour murir physiquement et intellectuellement. L'initié accède aux

connaissances de l'univers magico-religieux. Il apprend des savoirs nouveaux qui vont au-delà du visible et du palpable. C'est l'une des fonctions de l'initiation comme le déclare Roger Chemain : « l'initiation consiste dans la transmission de connaissances secrètes, ressortissant à une pensée « résolument non historique » s'effectuant non par des explications rationnelles mais par l'usage du symbole, et œuvre d'un initié, véritable père spirituel des mystères » (Chemain, 1986 : 246-247). En bref, c'est une formation à la vie. L'être initié acquiert des aptitudes à mener une vie sociale harmonieuse. Dans le texte considéré, le guide dans la forêt allie la richesse végétale et animale pour transmettre des leçons de vie à ses apprenants. L'extrait suivant est explicite à cet égard : « un arbre déployant ses branches dans l'espace permet d'expliquer comment tout, dans l'univers, se diversifie à partir de l'unité; une fourmilière, une termitière donnent l'occasion de parler des vertus de la solidarité et des règles de la vie sociale. [...] le *bawo* et les anciens enseignent aux garçons comment se comporter dans la vie et quelles sont les règles à respecter dans la vie et quelles sont les règles à respecter envers la nature, envers ses semblables et envers soi-même. Ils leur enseignent à être des hommes » (Amkoulel, 1991 : 243). Le *bawo*, à travers des exemples puisés dans la nature, parvient à transmettre plus aisément ses enseignements.

En outre, après le retrait dans la forêt, les initiés reviennent dans la case pour la deuxième phase de leur formation. Ici, il s'agit de l'enseignement de la littérature orale. Les initiés reçoivent les richesses culturelles à travers les maîtres de la parole, à un rythme fréquent jusqu'à la fin de leur séjour comme le souligne le narrateur : « Chaque soir, après le dîner, des conteurs et des griots viennent animer la veillée, faisant alterner contes et chroniques historiques amusantes ou glorieuses émaillés des exploits de nos grands hommes » (Amkoulel, 1991 : 243). C'est un moment plus détendu, puisque les enseignements ne sont pas transmis dans la douleur, mais de manière paisible, dans une atmosphère paisible. Les apprenants se contentent d'observer et d'écouter. Ils peuvent au passage, au cours de certains récits ludiques, s'esclaffer de rire tout en captant le message véhiculé et la leçon de morale ou intellectuelle à retenir dans ces contes, légendes et épopées.

Après cette éducation traditionnelle africaine, nous pouvons maintenant nous intéresser à l'enseignement coranique et à l'école occidentale en vue d'analyser la posture du corps dans ces deux institutions. Selon Samba Gadjigo : « dans l'enseignement traditionnel, à l'école coranique et à l'école coloniale, tout apprentissage est lié à la souffrance physique : on "incorpore" un enseignement. Nous sommes toujours dans la sphère du dressage » (Gadjigo, 1990 : 67). Le corps subi inéluctablement les violences physiques tout au long du parcours scolaire et, aussi morales quant au point de vue du critique littéraire camerounais Alexie Tcheuyap qui affirme que : « le simple fait de mettre un enfant à l'école est en soi une violence faite à son psychisme : il n'a pas de prise sur ce choix ». (Tcheuyap, 2001 : 139). Dès la base, l'enfant est soumis à une forme de contrainte morale qui lui impose un fait qu'il n'a pas choisi mais qu'il doit accepter pour une période durable ». À l'école coranique, l'apprentissage du coran se fait sous la surveillance rigoureuse du maître qui ne tolère pas de voir ses élèves traîner sur la maîtrise de leur leçon. Le passage suivant le souligne clairement : « Chaque leçon non apprise était punie par Tierno de quelques légers coups de liane ou, châtiment plus douloureux, d'un pincement d'oreille » (Amkoulel, 1991 : 193). L'organe auditif est visé pour subir la violence. Cette punition est symbolique et attire l'attention sur la fonction de l'oreille qui ne doit pas faillir dans son devoir de réception. C'est elle qui doit intégrer le règlement intérieur de l'école et les enseignements du guide.

C'est à titre symbolique que le mentor s'attaque à cet appareil auditif pour le rappeler à l'ordre.

Aussi, dans le film *Finyé*, la violence prend une autre forme. Elle n'est plus subie mais consentie. Les jeunes élèves prennent l'initiative de se priver de sommeil pendant plusieurs jours. Bah et ses amis se font violences pour réussir à l'approche de l'examen. Ils recourent aux cachets pour rester éveiller durant une semaine afin de mémoriser leurs leçons. L'extrait suivant est plus explicite :

- Tiens bois ça, et reprends tes esprits. Je n'en veux pas, j'ai des trucs
- Quel genre de trucs ?
- Des cachets
- Avec ça, tu sauras tout le programme !
- T'en prend souvent ?
- Ça me fait peur
- Ça va pas te tuer
- Deux à la fois ?
- Sans eau ?
- Alors ?
- Pas mal
- Pour ton Bac, plus de souci
- Tu ne dormiras plus de la semaine
- De toute la semaine ! (*Finyé*, 1982)

Ils se privent de sommeil afin de se surpasser. La préparation à l'examen n'est pas facile. Il faut consacrer beaucoup d'efforts pour réussir. Ainsi, Bah et ses amis en arrivent jusqu'à l'extrême en prenant des comprimés pour rester éveiller pendant une semaine. Ils transpirent et tremblent tout en gardant leur sérénité. Ils ne perdent pas de vue leur objectif.



Photo 2 : Bah transpirant devant sa chambre où il fait les cent pas avec son cahier (image du film *Finyé*)

À une autre échelle, le temps constitue une violente contrainte pour les élèves. L'heure du début des cours est fixée et chaque apprenant est tenu de se plier à cette rigueur chronologique. L'élève doit interrompre son sommeil, dans la pénombre de l'aube, pour se rendre à l'école, tel que le montre le passage suivant : « Niélé me réveillait avant le lever du soleil. Je me débarbouillais, faisais ma prière du matin puis courais vers l'école où m'attendais ma planchette, qui portait encore le texte inscrit la veille » (*Amkoulel*, 1991 : 193). Les verbes contenus dans ce passage à savoir : « débarbouillais », « courais » montrent une idée de précipitation involontaire. Le personnage est brusqué dans son repos et réalise au réveil qu'il n'a pas de temps pour bien faire sa toilette et moins encore pour attendre un petit déjeuner. Il part à la hâte sans manger pour aller se soumettre à un exercice de récitation qui implique toute sa force énergétique. En effet, l'apprentissage consiste à répéter sa leçon inscrite sur la planchette plusieurs fois jusqu'à la maîtrise parfaite dont l'évaluation est faite sous l'appréciation du maître comme le décrit ce fragment de texte : « s'il était satisfait, je pouvais aller laver ma planchette pour y inscrire de nouveaux versets dont il me donnait le modèle. Sinon je conservais ma leçon de la veille et la révisais jusqu'au lendemain, mais je prenais alors un jour de retard sur le délai dont je disposais pour terminer l'apprentissage du coran-délai qui était traditionnellement de sept ans, sept mois et sept jours » (*Amkoulel*, 1991 : 193). En plus de l'emploi du temps des cours, la période d'apprentissage a un délai bien défini. La qualité de l'élève est dévoilée à partir de la fin de cette date. Un brillant étudiant sera capable de finir sa formation au terme d'une durée précise.

En ce qui concerne l'école occidentale, la souffrance est double. D'abord, elle est une institution qui s'est imposée en Afrique par la violence au moment de la colonisation. Ensuite, le contenu de ses enseignements exclut les réalités africaines. L'enfant, inscrit dans cette école est dépaycé face à l'inconnu. Pire, l'emploi de la chicotte s'ajoute comme un élément troublant. L'apprenant subit le châtement corporel en classe. À chaque faute commise, le maître n'hésite pas à utiliser sa liane pour sanctionner le fautif. La voix du narrateur en témoigne : « le maître bondit sur lui "certainement, tu cabineras !" Et il se mit à le cingler si fort de sa liane que le pauvre Moussa sous le coup de l'émotion, s'en oublia dans sa culotte et se mit à gémir » (*Akoulel*, 1991 : 285). Le verbe « gémir » dans ce passage exprime la douleur ressentie par Moussa au point de perdre la maîtrise de l'expulsion de son liquide biologique.

La souffrance corporelle s'amplifie sur le chemin de l'école. L'institution scolaire est très distante du domicile familial. C'est presque un voyage qu'effectuent les élèves pour se rendre dans leur établissement. La voix du narrateur à la focalisation interne nous relate le quotidien des apprenants qui doivent chaque matin parcourir à pied, douze kilomètres pour retrouver leur instituteur et recevoir les enseignements : « pour nous rendre à cette école, mes camarades et moi devons parcourir à pied, matin et soir, les douze kilomètres qui séparaient kati de Bamako. Chacun partait de son côté. Je quittais la maison de mes parents vers quatre heures trente du matin, sans avoir rien mangé [...] J'arrivais à l'école à sept heures [...] Le soir, à dix-sept heures, notre petit groupe s'égaillait aux premiers sons de cloche et nous reprenions la route de kati ». (*Amkoulel*, 1991 : 393-394). Ce passage permet de voir que la distance à parcourir à l'aller et au retour à savoir vingt-quatre kilomètres à pied est susceptible de causer une douleur articulaire. C'est un exercice épuisant qui expose les pieds et les chevilles à d'atroces douleurs. Ce trajet se situe au-delà de l'intervalle d'une marche sportive pouvant être bénéfique. Le corps s'épuise sur le chemin de l'école. Dès lors,

le corps demeure-t-il dans ces exigences sans développer une stratégie de résistance afin de garder un certain équilibre ?

4. Une alternative à la souffrance

Face à la douleur, une stratégie est déployée pour lui résister, à travers des activités ludiques et le ressort affectif. Après les moments de durs labeurs, le corps retrouve un peu de joie, de tranquillité et d'insouciance dans les jeux. Il s'évade des contraintes physiques et spirituelles pour se laisser aller en toute liberté vers des espaces choisis en vue de jouer aux jeux taillés sur mesure selon les besoins individuels, puisqu'ils ne sont jamais imposés mais toujours choisis sans suggestion d'aucun maître comme cela se fait à l'école. Il ne s'agit plus de se soumettre à la discipline rigide de l'institution scolaire, mais de créer un climat agréable ou une atmosphère plaisante dominée par le rire et la complicité entre amis. Voilà pourquoi, précise le narrateur, « je suspendais soigneusement le boubou que j'avais enfilé pour me rendre à l'école, puis m'installais et mangeais de bon appétit. Une fois bien restauré, j'enlevais tous mes vêtements et, complètement nu comme tous mes petits camarades, je courais chercher Daouda Maïga pour aller jouer avec lui à l'extérieur de la ville (*Amkoulél*, 1991 : 194). Ainsi, Après le temps réservé à l'apprentissage succède le temps de jeu. Le petit enfant se dérobe de l'espace de contrôle à la recherche de son ami Daouda Maïga avec enthousiasme. Il est animé par le désir d'échapper à tout regard critique. C'est pourquoi, il choisit de partir hors de la ville, certainement dans la brousse pour communier avec la nature, accompagné de son ami envers qui, il éprouve une affection inconditionnelle. Loin de toute surveillance, ils sont libres de mener les activités qui les intéressent comme nous le raconte le narrateur : « nous n'épargnions ni souris, ni rats, ni margouillats, une autre sorte de lézard aux écailles joliment colorées. Puis, comme pour nous purifier, nous nous lavons dans la rivière. Si d'autres camarades se trouvaient là, nous organisions une lutte, soutenus par les encouragements des adultes de passage [...] Nous jouions aussi souvent au tèle, jeu un peu semblable au golf » (*Amkoulél*, 1991 : 195). Ils sont libres et jouissent de leur liberté.

Une fois dans la forêt, ils se mettent à traquer de petits mammifères et reptiles sans crainte puisqu'il y a une rivière dans laquelle ils vont se purifier. Ce qui sous-entend qu'ils sont conscients du fait qu'ôter la vie à un être vivant, aussi minuscule soit-il, est un acte répréhensible dont l'exécution entraîne la souillure de l'auteur. C'est pourquoi, ils se lavent dans la source d'eau, symbole de purification. Après ce bain purificateur, ils se sentent revigorés et pleins d'énergie pour se donner à la lutte entre camarades. Dans le cadre traditionnel, ces deux activités notamment la chasse et la lutte font partie de l'initiation à la vie d'homme. L'être humain en devenir à travers ces enfants, doit pouvoir nourrir sa progéniture et être suffisamment fort pour la protéger. Pour rompre avec ces deux premières activités qui semblent être plutôt des exercices institués depuis les origines, ils se livrent au jeu de pur loisir, le *tèle*. Il est plus simple et plus amusant, parce qu'il consiste à frapper uniquement une balle dans l'objectif de marquer un but contre le camp de son adversaire pour sortir victorieux.

De même, dans le film *Finyé*, Batrou et sa camarade se rendent sur un terrain de jeu de ping-pong pour se détendre après une journée de classe. Munis chacune de leur raquette. Elles se renvoient la balle dans un élan de décontraction et de complicité. Le sourire qui se dessine sur leurs visages traduit le plaisir qu'elles prennent à effectuer ensemble ce jeu. C'est un moment de relâchement après les efforts intellectuels exigés par les études. Quelques instants plus tard, elles sont rejointes par un autre camarade, Bah qui vient tenter

de se réconcilier avec Batrou. Cette dernière est par ailleurs sa petite copine. Ils s'étaient chamaillés il y a quelques jours.



Photo 3 : Bâ et ses camarades sont sur l'aire de jeux après la classe (image du film *Finyé*)

Cette image montre une atmosphère de gaieté. Les deux jeunes qui apparaissent sur l'image présentent un air décontracté. C'est un moment de rupture avec la discipline scolaire. Dans ce cadre, les apprenants sont libres de leurs actions. Ils mènent leurs activités à dessein sans aucune contrainte. Ce qui engendre une grande joie.

Pour ce qui est du ressort affectif, l'amitié s'offre comme l'un des premiers moyens pour créer une alternative à la douleur. Elle est « une relation d'affection et/ou d'estime réciproque, qui ne se justifie ni par le lien du sang, ni par une attirance physique ». (Gassackys, 2021 : 92). Il s'agit d'une émotion noble qui se partage entre deux personnes. Elle implique la concertation, la consultation et le dialogue où on échange ses joies, ses peines et ses regrets pour le soulagement du cœur. Dans le contexte de l'amitié d'enfance, on est plus lié par des exercices récréatifs. C'est le moment de l'inconscience et l'esprit est beaucoup plus porté vers l'amusement. Derrière le divertissement se cache une formation implicite. Les jeux remplissent une fonction de socialisation. Ils nous mettent en contact avec autrui et nous apprennent à gérer les relations interpersonnelles. Cependant, au-delà du phénomène de socialisation, le gain est d'abord personnel.

L'amitié offre un sentiment d'apaisement. Les paroles amicales réconfortent l'individu dans ses choix et ses décisions. Les amis partagent, pour la plupart, des points communs. Ils sont presque toujours liés par des lieux ou des activités conjointes. Dans le film *Finyé*, le personnage principal Bah est un jeune élève de la terminale. Il partage avec son camarade Seydou une relation d'amitié solide.



Photo 4 : Bah et Seydou dans l'enceinte de l'établissement après la composition (image du film *Finyé*)

Cette image met en évidence l'amitié qui unit Bah et Seydou. Après la composition, ils se retrouvent à la sortie, l'air détendu comme le suggère leur attitude. Ils échangent une poignée de main, un regard et un sourire complice. Ce geste montre la proximité et la confiance entre eux. Seydou demande à Bah comment a été l'examen dans l'ensemble et il répond très bien. Ils ont ensemble préparé leur examen. C'est Seydou qui leur avait trouvé un moyen efficace de réviser grâce aux cachets privant de sommeil. La posture de Bah à la fin montre un sentiment de satisfaction. Il est très content de son ami. Tout s'est bien déroulé et il nourrit l'espoir de réussir à son baccalauréat. Ainsi, à travers leur comportement, l'amitié se présente comme une source de soutien et d'encouragement réciproque. Toutefois, au-delà de cette solidarité amicale, la réussite exige une capacité personnelle à supporter les épreuves et à résister aux souffrances du corps pour mieux s'en sortir dans la vie.

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

5. Résistance corporelle et destinée individuelle

Le corps qui a su endurer toutes les souffrances infligées dans le parcours éducatif, suscite l'admiration sociale et acquiert une identité digne et respectable. C'est un archétype de l'homme idéal dans la société. Au bout des efforts accomplis sous contrainte, le corps est le premier à bénéficier du confort auquel il accède grâce au travail réalisé. En ce qui concerne l'école, la réussite scolaire ou l'admission à un concours procurent à l'homme la satisfaction d'avoir pu compenser la souffrance. C'est une forme de reconnaissance aux sacrifices consentis dans le processus d'apprentissage. C'est un fait qui lui permet de s'imposer parmi ses amis en se préservant de la raillerie, tel que le confirme cet autre extrait du livre : « pour l'heure, le seul fait d'avoir été admis au concours me suffisait, car mes amis normaliens ne pourraient plus me narguer ni se vanter auprès de nos « valentines » à mes dépens » (*Amkoulel*, 1991 : 425). Pour renforcer cette idée de réussite, on note que dans le roman africain, les personnages sont, pour la plupart, liés au monde surnaturel à travers la vision des géomanciens qui font une lecture de l'invisible en prédisant le futur. En effet, dans l'angoisse de l'inconnu, les personnages ont recours au devin pour dénouer l'énigme. Par exemple, le personnage éponyme est confronté à une affection et se trouve obligé de consulter un devin. À cette occasion, Khadidja, la mère d'Amkoulel apprend que son fils

n'aura aucune peine à vivre dans le pays où on l'envoie, il jouira de tous les avantages de son poste et mènera une vie épanouie, « il s'y fera un nom et il y fondera une famille. Il y vivra à l'aise, mais sans amasser de fortune. Il aura beaucoup d'amis blancs et noirs. Il faut le laisser partir ». En guise de conclusion, le devin ajoute : "Dans sa vie, ton fils jouira des bonnes grâces des grands. Un jour même, il bâtira une maison à étages [...]" » « Cette maison à étage, précise le narrateur, existe aujourd'hui à Abidjan » (*Amkoulel*, 1991 : 429-430). Ainsi, l'individu instruit au bout d'une longue pénitence du corps, jouit de nombreux privilèges dans sa société. L'école qui a modelé sa vie et ses pensées se révèle précieuse pour son honneur, ainsi qu'on peut le voir dans cette confession : « "monsieur patron, s'écria le garde, laptots ya complètement prêts, attend seulement parole ton bouche". C'était la première fois que je m'entendais appeler "patron" [...] tout à coup, je me sentis bêtement fier de moi-même » (*Amkoulel*, 1991 : 435 : 436). L'entourage de Hampâté manifeste une grande reconnaissance à son égard du fait de son statut social que l'école lui a permis d'acquérir à savoir : intellectuel et fonctionnaire.

De même, dans le film *Finyé* les jeunes étudiants ont appris leurs droits. Désormais, ils ne se laissent plus piétiner. Ils connaissent manifester contre les injustices sociales. Ils créent un groupe de révolte lorsque le gouverneur Sangaré commence à abuser de ses pouvoirs contre les jeunes de son entourage. Il entre en contact avec l'instance faîtière des examens officiels pour faire passer ou recalculer qui il veut à l'examen. Il agit en fonction de ses relations avec les parents des étudiants. En effet, s'il a un différend qui l'oppose à un parent d'élève, son enfant est d'office recalculé. Ainsi, il a trouvé un moyen de se venger sur la progéniture de l'infortuné qui a osé lui tenir tête. C'est dans cette perspective qu'il fait échouer Bah parce qu'il ne s'entend pas avec son oncle, plus encore, ce dernier a osé courtiser sa fille dont il rêve de voir se hisser très haut dans la société. Cependant, cette injustice ne fera pas longue feu. Les étudiants éclairés par la science vont le démasquer et agir contre lui à leur tour.

Conclusion

Cette étude a permis de montrer que le corps souffre dans le processus d'acquisition des savoirs dans le roman *Amkoulel, l'enfant peul* d'Amadou Hampâté Bâ et le film *Finyé* de Souleymane Cissé. Il ressort de cette analyse que la rude condition climatique est le premier élément qui se dresse contre la quiétude des jeunes africains subsahariens. Ensuite, la soumission au temps en toute circonstance, dans l'intense chaleur ou dans le froid extrême, sans oublier les précipitations, constituent l'autre aspect contraignant du cadre d'apprentissage, puisque l'apprenant est contraint de se rendre à l'école en suivant les principes d'une discipline rigoureuse et d'un calendrier strict. En plus, lors de l'apprentissage, à chaque faute, il subit une sanction de la part de son enseignant. Une punition qui peut être violente, sous la forme de sévères coups de fouets ou de pincements d'oreille pour rappeler à cet organe son rôle de récepteur. En revanche, ailleurs, l'apprenant étant conscient des enjeux de son éducation, s'impose lui-même des efforts et des privations sans qu'une contrainte extérieure ne soit nécessaire. Au terme de l'épreuve subie durant l'apprentissage, le corps trouve un moment de répit à travers le jeu avec les amis. Il s'évade de la surveillance du maître et crée un univers plaisant. Ainsi, après avoir enduré l'épreuve, l'apprenant accède à plusieurs avantages qui peuvent être symboliques ou matériels et oublie l'expérience douloureuse du passé. La pénitence du corps devient ainsi un moyen d'accès au savoir et à la réussite sociale. Cette réflexion pourrait être prolongée par l'étude de l'école en Afrique dans un monde en pleine mutation où l'intelligence artificielle s'impose pour alléger la tâche au corps mais où l'accès à l'emploi est difficile.

Références bibliographiques

- Asaah, H. A. (2006). L'inscription du corps dans quatre romans postcoloniaux d'Afrique » In Revue Internationale de la langue et de littérature, (66)1 :57-80. [En ligne], consultable sur URL : <https://crossworks.holycross.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1103&context=pf>
- Alessandri, Brigitte (2004) *L'école dans le roman africain, des premiers écrivains francophones à Boubacar Boris Diop*. Paris : l'Harmattan
- Bazié, Isaac « Corps perçu et corps figuré » In Études françaises, Vol 41, numéro 2, 2005, pp 9-24 [en ligne] <https://doi.org/10.7202/011375ar> consulté le 29 juillet 2024.
- Boumazzo, Ibrahim « Représentation du corps féminin dans le roman africain francophone : les cas de Salimata dans *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma et Perpétue dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti » In Revue Convergences francophones 4.1 (2017) pp 1-11 <https://mrujs.mtroyal.ca/index.php/cf/index> [en ligne] consulté le 30 juillet 2024.
- Bianchini, Pascal (2004) *École et politique en Afrique noire*. Paris : Karthala
- Brunel, Pierre, Pichois, Claude et Rousseau, André-Michel (1983) *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* Paris : Armand Colin.
- Chemain, Roger (1986) *L'imaginaire dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan.
- Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain (1997) *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Seghers
- Cissé, Souleymane (1982) *Finyé*. Distribué par La Médiathèque des Trois Mondes et par California Newreel
- Durand, Gilbert (2016 12^e Edition) *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod
- Durkheim, Emile (1922) *Éducation et sociologie*. Paris Librairie Félix Alcan
- Erny, Pierre (1987) *L'Enfant et son milieu en Afrique noire*. Paris : L'Harmattan
- Hampâté Bâ, Amadou (1991) *Amkoulél, l'enfant peul*. Paris : Actes Sud
- Hampâté Bâ, Amadou (2000) *Contes initiatiques peuls*. Paris : Pocket
- Gadjigo, Samba (1990) *École blanche, Afrique noire*. Paris : L'Harmattan,
- Gassackys, Ferréol (2021) *L'Amitié, comme message central dans la littérature*. Paris : L'Harmattan
- Laupies, Frédéric et Cervellon (2017) *Le corps*. Paris : Puf
- Ndong, Marcus (2006) *Education scolaire et lien social en Afrique noire*. Paris l'Harmattan
- Notter, François (1994) *Le Grand livre de la numérologie*. Paris : édition de Vecchi S.A
- Tcheuyap, Alexie « De l'aliénation à la libération » in Présence francophone, Numéro 60, 2003[en ligne] url : <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/19pp128-149> Consulté le 12 mai 2023
- Zahan, Dominique (1970) *Religion, spiritualité et pensée africaine*. Paris : Petite bibliothèque Payot